

Sainte Thérèse d'AVILA



GLOSE.

ŒUVRES TRÈS COMPLÈTES
DE SAINTE THÉRÈSE

PRÉCÉDÉES

DU PORTRAIT DE LA SAINTE PAR TH. BLANCHARD, DU FAC-
SIMILÉ DE SON ÉCRITURE
PAR BINETEAU, DE SA VIE PAR VILLEFORE, ET DE LA BULLE
DE SA CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV ;
SUIVIES D'UN GRAND NOMBRE
DE LETTRES INÉDITES,

LES MÉDITATIONS SUR SES VERTUS PAR LE CARDINAL LAMBRUSCHINI,
DE SON ÉLOGE PAR BOSSUET ET PAR FRA LOUIS DE LÉON, DU DISCOURS
SUR LE NON-QUIÉTISME DE LA SAINTE PAR VILLEFORE ;

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX
ET DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA ;

Formant ainsi un tout bien complet de la plus célèbre École ascétique
d'Espagne.

TRADUITES

PAR ARNAUD D'ANDILLY, M^{ELLE} DE MAUPEOU, DOM LA
TASTE, L'ABBÉ CHANUT, VILLEFORE, CHAPPE-DE-LIGNY,
F. FÉLICOT, J. A. EMERI, M. L'ABBÉ CENAT DE L'HERM,

Et plusieurs autres traducteurs vivants ;

PUBLIÉES PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,
OU DES COURS COMPLETS sur CHAQUE BRANCHE DE LA
SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME SECOND,

CONTENANT LES PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU, LES FONDATIONS, LA
MANIÈRE DE VISITER LES MONASTÈRES, LES LETTRES, LES AVIS ET LA
GLOSE DE SAINTE THÉRÈSE, UN DISCOURS SUR SON NON-QUIÉTISME, ET
SON PANÉGYRIQUE PAR BOSSUET.

P. 668-673

**GLOSE, OU CANTIQUE DE SAINTE THÉRÈSE APRÈS LA
COMMUNION.**

4 VOLUMES IN-4°. — PRIX : 24 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUÉ,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1840

GLOSE, OU CANTIQUE DE SAINTE
THÉRÈSE APRÈS LA COMMUNION.

AVERTISSEMENT.

Nous avons cru ne devoir pas omettre dans cette édition les vers appelés communément *la Glose de sainte Thérèse*, cantique ou la Sainte a exprime d'une manière très-vive l'ardeur qu'après la communion elle sentait pour la présence de Jésus Christ dans la vie éternelle. Nous donnerons l'élégante traduction de la Monnoye, et mettrons au-devant la préface qu'il y a faite.

PRÉFACE.

La célèbre *Glose* de sainte Thérèse n'étant pas reconnaissable dans la vieille traduction du père Cyprien, et M. d'Andilly, qui aurait pu en donner une nouvelle, ne l'ayant point fait, j'ai hasardé celle-ci. J'avoue qu'à l'exemple du dernier, je n'aurais osé entreprendre cette version, si j'avais eu autant de délicatesse que lui pour en sentir les difficultés, et si j'avais été capable de me former des idées de perfection aussi malaisées à remplir. Il y a lieu de croire que ce poème n'est pas le seul que [669] sainte Thérèse ait composé, s'il est vrai qu'on doit entendre d'elle ce qu'elle rapporte d'une personne de sa connaissance, qui, n'ayant jamais appris à faire des vers, en faisait cependant avec une grande facilité dans les mouvements extraordinaires de l'amour divin. C'est dans un

transport de cette nature que la Sainte a fait la *Glose* suivante. *Glose* est une sorte d'ancienne poésie espagnole, ainsi nommée, parce qu'elle est comme une explication des vers appelés *Texte* qu'on met à la tête de la pièce. Quoique la règle soit de répéter chaque vers du *Texte* dans son ordre, à la fin de chaque stance de la *Close*, on ne laisse pas d'en user différemment, comme il se justifie par plusieurs exemples, et entre autres par celui-ci, où l'on voit qu'il n'y a que le dernier vers du *Texte* qui serve de reprise.

GLOSE,

*OU CANTIQUE DE SAINTE THÉRÈSE APRÈS LA
COMMUNION.*

TEXTE.

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,
Et j'attends dans le ciel une si belle vie,
Que pour contenter mon envie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

GLOSE.

I.

Dieu s'unissant à moi par un heureux mélange.
Fait sentir à mon cœur son amour pur et vif.
Je suis libre, il est mon captif,
C'est lui qui sous mes lois de lui-même se range.
Quoi, mon Dieu, mon captif ! Ah ! le puis-je souffrir !
Dans ce renversement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

II.

Oh ! qu'il me reste encore une longue carrière !
Que cet exil est dur qui m'arrête en ces lieux !
Que le séjour est ennuyeux
Qui reliait dans les fers mon âme prisonnière !
Attendant que la mort vienne me secourir,
Mais ignorant l'heure dernière,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

III.

La vie est à mon goût d'une amertume extrême :
Est-ce vivre, Seigneur, que de vivre sans vous ?
Si l'amour que je sens est doux,
Le terme de l'attente, hélas ! n'est pas de même.
Ce faix rude et pesant m'empêche de courir,
Et toujours loin de ce que j'aime,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

IV.

Je fonde sur la mort toute mon espérance.
L'arrêt qui limita le compte de nos jours,
Si tôt qu'il en tranche le cours,
D'un meilleur avenir nous donne l'assurance.
Mon, dont le coup propice exempte de périr,
Hâte-toi pour ma délivrance.
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir. [670]

V.

O fol amour des morts, trop dangereuse vie !
Un autre amour plus noble et plus puissant que toi,
Armé de courage et de foi,
Pour mieux me faire vivre à mourir me convie.
Ta perte est le salut où je dois recourir ;
Que ne m'es-tu bientôt ravie ?
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VI.

La vie habite au ciel ; heureux qui l'y peut suivre !
Faisons pour la trouver un généreux effort.
Ici la vie est une mort
Dont la mort cependant à la fin nous délivre.
Approche, douce mort qu'on ne peut trop chérir.
Dans l'ardeur de mourir pour vivre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VII.

Vie humaine, trésor qu'à tout autre on préfère,
Si mon Dieu vit en moi, si je vis en mon Dieu,
Craindrai-je de te dire adieu ?
Et la mort à ce prix me sera-t-elle amère ?
C'est un bien qu'elle seule a droit de m'acquérir :
Pourquoi faut-il qu'elle diffère ?
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VIII.

Absente de mon Dieu, je languis triste et sombre.
Qu'est-ce que je puis voir où je ne le vois pas ?
Ma vie est nu affreux trépas ;
Mon jour est une nuit et ma lumière une ombre.
La source de mes maux sans lui ne peut tarir ;
Lasse d'en voir croître le nombre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

IX.

Le poisson qui se meurt sorti du sein de l'onde
Trouve au moins dans sa mort la fin de son tourment.
Mourir est un contentement
À qui traîne une vie en supplices féconde.
Trop sûre que le temps ne sert qu'à les aigrir,
Vive ensemble, et morte en ce monde,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

X.

En vain, pour soulager les transports de mon âme,
Je vous cherche, Seigneur, sur vos sacrés autels.
Invisible aux yeux des mortels,
Nous suspendez ma joie, et redoublez ma flamme.
Ce n'est qu'après la mort qu'on petit vous découvrir.
Viens donc, ô mort que je réclame !
Je me meurs (le regret de ne pouvoir mourir.

XI.

Vous le savez, mon Dieu, lorsque je vous possède,
À peine puis-je, hélas ! un moment vous garder.
Qu'au plaisir de vous posséder
La crainte de vous perdre aussitôt ne succède.
Il n'est que le trépas qui m'en puisse guérir.
Mourons, c'est l'unique remède :
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir. [671]

XII.

Mettez fin, mon Sauveur, à ma longue agonie,
Sans vous je ne puis vivre, et je meurs pour vous voir,
Ne retardez plus mon espoir,
Rompez, brisez les fers d'une âme assez punie.
Il est temps qu'à mes cris le ciel se laisse ouvrir.
Brûlant de m'y voir réunie.
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

XIII.

Mais non, je dois, Seigneur, pour apaiser votre ire,
De ma vivante mort prolonger les douleurs.
Je dois, les yeux baignés de pleurs,
Expier mes forfaits par un juste martyre.
Ah ! quand si vivement pourrai-je m'attendrir,
Qu'il soit enfin vrai de vous dire :
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir ?

ÉPILOGUE

À l'exemple de MM. Grégoire et Colombet, qui viennent de donner une nouvelle vie de sainte Thérèse, nous reproduisons le morceau suivant, dont ces honorables écrivains couronnent leur travail sur la sainte.

Il existe, dans la poésie du Nord, un chant remarquable qui, sous un voile symbolique, porte tout le mysticisme de l'époque à laquelle il remonte, du XV^e siècle, et qui a pour titre : *La Fille du Sultan*. Cet amour du Christ, cette douce et pieuse tendresse de la vierge païenne, qui s'attache à tous les pas de l'époux céleste, nous retrace quelque chose de l'amour et de la tendresse de la vierge chrétienne, de Thérèse. Le rapport est, certes, bien loin d'être parfait, mais il nous semble que cette citation, peut-être un peu profane pour le sujet, sera bien accueillie du lecteur.

« Écoutez, vous tous qui êtes pleins d'amour, mon esprit va chanter un chant d'amour et de concorde, un chant de grandes et belles choses. Une fille de sultan, élevée dans une terre païenne, s'en alla, un jour au lever de l'aurore, le long du parc et du jardin.

« Elle cueillit les fleurs de toutes sortes qui brillaient sous ses yeux, et elle se disait : Qui donc a pu faire ces fleurs, et découper avec tant de grâce leurs jolies petites feuilles ? Oh ! je voudrais bien le voir.

« Je l'aime déjà du fond du cœur. Si je savais où le trouver, je quitterais le royaume de mon père pour le suivre. Et, à minuit, voici Jésus qui

arrive, et qui s'écrie : Jeune fille, ouvrez ! Elle se lève de son lit et accourt en toute hâte.

« Elle ouvre la fenêtre, et aperçoit le bon Jésus resplendissant de beauté. Elle le regarde avec tendresse ; puis, s'inclinant devant lui : D'où venez-vous donc, dit-elle, o noble et majestueux jeune homme ?

« Quel est le cœur qui pour vous ne s'enflammerait pas, car vous êtes si beau ! Jamais, dans le royaume de mon père, je n'ai trouvé votre pareil. — Et moi donc, jeune fille, je le connais, je connais ton amour ; apprends qui je suis. C'est moi qui ai créé les fleurs.

« — Est-ce bien vous, mon puissant Seigneur, mon amour, mon bien-aimé ? Combien de temps je vous ai cherché, et maintenant que vous voilà, il n'y a plus ni bien, ni patrie qui m'arrête. Avec vous je m'en irai. Que votre belle main me conduise là où il vous plaira.

« — Jeune fille, si vous voulez me suivre, il faut tout abandonner, votre père, vos richesses et votre beau palais. — Votre beauté m'est plus précieuse que tout cela. C'est vous que j'ai choisie, c'est vous que j'aime. Il n'y a rien sur la terre d'aussi beau que vous.

« Laissez-moi donc vous suivre où vous voudrez. Mon cœur m'ordonne de vous obéir, et je veux être à vous. — Il prit la jeune fille par la main. Elle quitta cette contrée païenne, et ils s'en

allèrent ensemble à travers les champs et les prairies-

« Le long du chemin, ils s'entretenaient avec gaieté l'un l'autre, et la jeune fille lui demanda son nom. – Mon nom, dit-il, est merveilleux ; par sa puissance, il guérit le cœur malade ; sur le trône élevé de mon père tu pourras le lire.

« Donnez moi tout votre amour, consacrez-moi vos sens et votre esprit. Mon nom [672] est Jésus ; ceux qui m'aiment, le connaissent bien. – Elle le regarde avec tendresse, et, se courbant à ses genoux, lui jura fidélité.

« Comment, dit-elle, comment est votre père, ô mon beau fiancé ? Pardonnez-moi cette question. – Mon père est très-riche. La terre et le ciel lui obéissent ; l'homme, le soleil, les étoiles lui rendent hommage.

« Un million de beaux anges s'inclinent, devant son trône, les yeux baissés. – Si votre père est si puissant et si élevé au-dessus de nous tous, mon bien-aimé, comment donc est votre mère ?

« – Jamais il n'y eut dans le monde une femme aussi pure. Elle devint mère d'une façon miraculeuse, sans cesser d'être vierge. – Ah ! si votre mère est si belle et si pure, de quelle contrée venez-vous donc ?

« – Je viens du royaume de mon père, où tout est joie, beauté, vertu. Là des milliers d'années se passent comme un jour ; d'autres milliers d'années leur succèdent, pleins de repos et de félicité.

«— Seigneur, que de prodiges vous m'apprenez ! Hâtons-nous donc, ô mon roi, d'arriver à la demeure de votre père. — Restez pure et sincère, je vous donnerai mon royaume, et vous vivrez éternellement.

Ils continuèrent leur route à travers les champs et les près, et ils arrivèrent auprès d'un couvent, où Jésus voulut entrer. — Hélas ! dit-elle, voulez-vous donc me quitter ? Si je n'entends plus votre douce voix, je languirai sans cesse.

«—Attendez-moi ici, dit-il avec grâce et bonté ; il faut que j'entre dans cette maison. — Il entre, et elle reste à la porte pour l'attendre ; mais, quand elle ne le voit plus, des larmes d'amour tombent sur ses joues.

« Le jour se passe, le soir arrive, elle attend encore, mais son fiancé ne vient pas. Alors elle s'avance vers le couvent, et frappe, et crie : Ouvrez-moi la porte ; mon bien-aimé est ici.

« Le portier ouvre, et regarde cette jeune fille si belle et si imposante. — Que voulez-vous ? dit-il. Pourquoi venez-vous ici toute seule ? Pourquoi ces larmes ? Dites-moi, quel chagrin avez vous ?

«— Hélas ! celui que j'aime si tendrement m'a quittée. Il est entré dans cette maison, et je l'ai attendu longtemps. Pressez-le de sortir. Dites-lui de venir me trouver avant que mon cœur se brise, car il est mon fiancé.

«—Jeune fille, celui qui vous a quittée n'est pas venu ici ; j'ignore qui est votre bien-aimé. Je

ne l'ai pas vu. — Mon père, pourquoi voulez-vous me le cacher ? mon bien-aimé est ici. En me quittant, il m'a dit : J'entre dans cette maison.

« — Mais dites-moi comment il s'appelle ; je saurai si je le connais. — Hélas ! je ne puis le dire ; j'ai oublié son nom ; mais c'est le fils d'un roi. Son empire est large et profond, son vêtement est bleu de ciel et parsemé d'étoiles d'or.

« Son visage est blanc et rose. Ses cheveux sont blonds comme l'or, et toute sa nature est si merveilleuse et si douce, que rien au monde ne lui ressemble. Il venait du royaume de son père. Il voulait m'emmener avec lui, mais hélas ! il est parti.

« Son père tient le sceptre de la terre et du ciel. Sa mère est une vierge très-belle et très-chaste. — Ah ! s'écria le portier, c'est Jésus, notre Seigneur. — Oui, mon père, c'est lui que j'aime et que je cherche.

« — Bien, jeune fille ! si c'est là votre fiancé, je veux vous le montrer. Venez, venez, vous êtes au bout de votre voyage. Entrez sous notre toit, ô jeune fiancée, et dites-moi, d'où venez-vous ? Sans doute d'une terre étrangère ?

« — Je suis la fille d'un roi. J'ai été élevée dans les grandeurs, et j'ai tout quitté pour celui que j'aime. — Vous retrouverez plus que vous n'avez quitté, près de celui d'où les biens proviennent, près de Jésus, votre amour.

« Entrez donc, et suivez mon conseil. Je vous mènerai à Jésus, mais renoncez à toutes les grandeurs païennes. Renoncez à la tendresse de votre père, oubliez votre pays de paganisme, car désormais vous devez être chrétienne.

« – Oui, mon père, je me rends à vos avis. Mon amour est ce que j'ai de plus cher, et nul sacrifice ne peut m'effrayer. – Et alors, le religieux lui enseigne la vraie foi et la loi de Dieu. Il lui dit la vie de Jésus, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

« La jeune fille dévoua son âme à Dieu ; elle avait un grand désir de voir Jésus son bien-aimé, et elle l'attendit longtemps. Mais quand elle fut près de mourir, Jésus lui apparut.

« Il la prit doucement par la main, et l'emmena dans son beau royaume. Là, elle est devenue reine ; elle goûte toutes les jouissances que son cœur peut désirer, et des milliers d'années passent pour elle comme un jour. » [673]

SONNET À JÉSUS CRUCIFIÉ.

Ce qui m'excite à t'aimer, ô mon Dieu !
Ce n'est pas l'heureux ciel que mon espoir devance ;
Ce qui m'excite à t'épargner l'offense,
Ce n'est pas l'enfer sombre et l'horreur de son feu !

C'est toi, mon Dieu, toi par ton libre vœu
Cloué sur cette croix où t'atteint l'insolence ;
C'est ton saint corps sous l'épine et la lance,
Où tous les aiguillons de la mort sont en jeu.

Voilà ce qui m'éprend, et d'amour si suprême,
O mon Dieu ! que, sans ciel même, je l'aimerais ;
Que, même sans enfer, encor je te craindrais !

Tu n'as rien à donner, mon Dieu. pour que je t'aime ;
Car, si profond que soit mon espoir, en l'ôtant,
Mon amour irait seul et t'aimerait autant !

SAINTE-BEUVE.

Autre traduction.

Pour t'aimer, ô mon Dieu ! me faut-il l'espérance
Du ciel que m'a promis ton immense bonté ?
Me faut-il de l'enfer l'avenir redouté.
Pour défendre à mon cœur de te faire une offense ?

Je ne vois rien que toi. C'est ta longue souffrance,
Ton corps percé de clous, suspendu, tourmenté,
Ta croix, ce sang divin sortant de ton côté,
C'est là ce qui me touche, ô Dieu plein de clémence !

Le bonheur de t'aimer a pour moi tant d'appas,
Que je t'aurais aimé si le ciel n'était pas ;
S'il n'était pas d'enfer, je t'aurais craint de même.

Ce cœur qui te chérit ne veut rien en retour ;
Dans ta grâce, sans doute, est mon espoir suprême,
Mais, sans aucun espoir, j'aurais autant d'amour.

FIRMIN DIDOT, *Poésies.*